

5e dimanche du Temps pascal

— 3 mai 2026 — Saint-Eustache (18h30) —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (15:44)

Ac 6, 1-7 / Ps 32 (33) / 1P 2, 4-9 / Jn 14, 1-12

Frères et sœurs, il y a eu le dimanche de Pâques. Et depuis nous demeurons, nous perdurons dans ce même dimanche de Pâques. Juste après, il y a eu le dimanche de Thomas, le mystère de la foi. Juste après il y a eu le dimanche d'Emmaüs, le mystère de ce chemin, chemin de vie, chemin de foi, chemin de quête de lumière sur lequel nous sommes. La semaine dernière, c'était le dimanche dit du « Bon Pasteur », et nous avons aimé à contempler cette figure qui nous sauve du péché et qui se met au service de ce qu'il y a peut-être de plus grand : la liberté inaliénable des enfants de Dieu, liberté de chercher le Seigneur, liberté d'aimer en son nom.

Aujourd'hui, 5e dimanche de Pâques. Et je ne sais pas si vous éprouvez le même sentiment : comme ces textes que nous venons d'entendre sont proches de nous ! La première lecture, j'avais envie de l'intituler « contingence ». Pourquoi ? Parce que ce que nous avons entendu c'est l'acte de naissance du service diaconal dans l'Église. Et comme vous l'aurez remarqué, (ça n'a pas pu vous échapper!), pourquoi est-ce qu'on a dû avoir des diacres ? Parce que dans la communauté déjà on « se crépait le chignon ». C'est-à-dire que d'aucuns s'estimaient moins bien servis, moins bien traités que d'autres, et du coup, ça tiraille, ça génère de la division. Que fait-on alors ? On va avoir ce nouveau service, au sens fort, « service des tables », pour prendre soin. Toujours la même logique et la même idée : prendre soin des uns des autres, en veillant à ce que les uns et les autres soient bien traités, et en veillant surtout à ce que personne ne se sente lésé. Il y a un codicille : il y a toujours des gens qui se sentent lésés, c'est invincible, ça fait partie de toute vie communautaire et notre vie d'Église n'échappe pas du tout à cette loi. Constamment nous vivons avec un appel à surmonter ce qui pourrait nous diviser, nous diviser superficiellement, nous diviser plus profondément parfois sur des questions d'engagement, sur des questions de foi.

Le ministère, on nous le dit dès le début, le ministère ordonné, qu'il soit d'ailleurs diaconal presbytéral ou épiscopal, est au service du soin. Il est au service de la sollicitude, il est au service de l'attention.

Un geste apparaît et qui est si important, le geste de *l'imposition des mains*. Signe que l'Esprit va investir ceux qui sont chargés d'une mission pour les aider à y persévérer — car la tentation de s'arrêter peut surgir parfois —, pour les aider aussi à y avancer.

Surtout, je retiens cette fin de la lecture que nous avons entendue : « Envers et contre tout, la parole de Dieu était féconde, le nombre des disciples se multipliait fortement à Jérusalem et une grande foule de prêtres juifs parvenaient à l'obéissance de la foi », à l'acquiescement à l'appel de l'Évangile.

Venait ensuite, après le psaume, la lecture de la première lettre de saint Pierre, apôtre. Vocation. C'est Pierre qui parle. Pierre dont on connaît le chemin, Pierre dont on connaît les attermoissements, Pierre dont on connaît les élans, Pierre, dont on ne peut pas ne pas connaître les ratés, et parfois des ratés très substantiels ! Et pourtant, c'est ce Pierre-là, revenu de ses ratés, de ses manquements, de ses faiblesses, c'est ce Pierre-là qui nous dit ce à quoi nous sommes appelés comme : « Nation sainte, peuple racheté, peuple de témoins » peuple marqué par la faiblesse, mais peuple convaincu à l'intime de lui que, plus grand que sa faiblesse, il y a l'amour dont nous sommes aimés, l'amour qui nous a valu le salut. « Vous êtes une descendance choisie, vous êtes un sacerdoce royal, vous êtes une nation sainte, un peuple destiné au salut, pour que vous annonciez les merveilles de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. »

Nous cheminons toujours dans le clair-obscur, nous opérons constamment ce passage auquel le Seigneur invitait Thomas de la non foi à la foi, de la moindre foi à une plus grande foi ; et nous essayons aussi de grandir en étant de plus en plus réceptifs à la lumière de l'Évangile et en étant de plus en plus rayonnants de cette même lumière. Nous connaissons nos parts d'ombre. Parfois, il est vrai, nous les fuyons, parfois nous nous les cachons, parfois nous voudrions les oublier. Grave erreur ! Si nous ne les envisageons pas, nous ne pouvons pas les offrir à la grâce du Christ et nous restons seul avec notre pesanteur, en nous privant du bonheur de la grâce.

Mais surtout, il y a cette page de l'Évangile selon saint Jean au chapitre 14e. — une page d'ailleurs qu'on lit assez souvent lors des célébrations d'obsèques —, avec ce décalage magnifique entre Jésus, très sûr de son fait, et les disciples qui, comme toujours, ne savent plus très bien où ils en sont. Jésus : « Que votre cœur ne soit pas bouleversé. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père il y a de nombreuses demeures. » Et encore : « Je vais vous préparer une place, quand je serai parti vous préparer une place je reviendrai et je vous emmènerai auprès de moi. Pour aller où je vais, vous savez le chemin. » Jésus sait où il va. À ce moment de l'Évangile, il marche vers Jérusalem, il va vers le point de non-retour de son témoignage d'amour, il va vers le moment de sa Passion, mort et résurrection. Et plus il s'approche du bout, plus ses disciples sont perdus, déconcertés, décontenancés. Alors Thomas semble ramener le Seigneur à la réalité pour lui dire : « Mais, Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas. Comment pourrions-nous savoir le chemin ? » Et ici, un de ces « Je suis » de l'Évangile de Jean : « Je suis le Chemin, la Vérité, et la Vie »

Aux questions des disciples, à leur difficulté à croire, à leur difficulté à cheminer avec le Seigneur, il n'y a pas de réponse théorique. Il y a *le Seigneur lui-même*. Il est clair que tout le monde n'a pas perçu ce qu'il portait. On entend Philippe (au passage : s'il y a des Philippe parmi nous, bonne fête à eux ! puisque c'est la Saint Philippe aujourd'hui), Philippe qui dit au Seigneur : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit ! » (Ben voyons, ça ne peut que suffire évidemment !). Et Jésus : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! » Comme si les bras lui en tombaient. Il fréquente ses disciples au plus près, ils sont avec lui, c'est d'ailleurs la première chose qu'ils font : « Ils le suivirent pour *être avec lui* », et à l'intérieur de cette intimité, il s'agit de se laisser enseigner par le rabbi, le Galiléen. Ils n'ont pas tout compris. La seule chose qui compte, c'est d'être avec le Seigneur, la seule chose qui compte, c'est d'écouter le Seigneur et de découvrir son Mystère, c'est à dire *l'en-deçà* de son Mystère : il vient du Père. Mais aussi *l'au-delà* de ce Mystère : il retourne vers ce même Père, sauf que, avant, il est venu d'auprès du Père vers nous mais lorsqu'il repart, il repart avec nous, il nous porte avec lui, on le priera bientôt dans la fête de l'ascension.

Être avec le Christ, être face à son Mystère, s'en nourrir, c'est vraiment la seule chose qui compte.

Il y avait un très grand oratorien, dont je crois les obsèques ont été célébrées ici, le Père Louis Bouyer. Un esprit très très brillant, très encyclopédique, un caractère aussi assez trempé faut le dire ! Il a écrit beaucoup de choses. Mais il y a au moins une formule de lui que j'ai retenue. Il disait : « Au fond, le christianisme, avant tout autre chose, avant même que d'être que sais-je... une religion, c'est une personne, c'est le Christ. »

Et je ne résiste pas à vous citer cette anecdote tellement connue au sujet de saint Thomas d'Aquin qui avait eu la grâce d'une visitation du Christ — imaginez un théologien vers lequel le Christ lui-même vient pour lui dire : « Tu as bien parlé de moi, félicitations ! Qu'est-ce que tu désires ? ». Réponse de saint Thomas : « *Nihil nisi te Domine !* » : « Rien, si ce n'est toi, Seigneur. »

Toutes les lectures que nous entendons aujourd'hui nous parlent d'ombres, de lumière, de dissensions, de vocation. Dans ce temps de Pâques qui est un temps de lumière, j'imagine que nous voyageons en portant aussi tout ce que l'on a pu traverser et que l'on traverse encore, eu égard au Mystère de l'Église, à ce qui peut la plomber, à ce qui peut vraiment parfois nuire à son témoignage :

les divisions des chrétiens — entre les Églises et à l'intérieur de chaque Église —, ou bien aussi parfois, les scandales, les abus. Ce qui est le plus important pour nous, c'est de ne jamais douter du Christ.

Me reste toujours très présente à l'esprit, la première phrase de la Constitution de Vatican II sur l'Église, ça s'appelait « *Lumen gentium* »: La lumière des nations (c'est la traduction de *Lumen gentium*). La lumière des nations ce n'est pas l'Église, elle ne se met pas en avant. Lorsque les Pères conciliaires ont commencé à parler de l'Église, ils ont commencé par poser clairement que : « la lumière des nations, c'est le Christ et que aussi bien, l'Église est dans le Christ le sacrement, c'est-à-dire le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (pas un petit club fermé ! tout le genre humain).

Alors que nous cheminons sur notre chemin de Pâques, alors que nous explorons la joie de Pâques, alors que nous interrogeons la joie de Pâques, alors que nous interrogeons la proclamation du Christ ressuscité, nous sommes renvoyés à notre condition de témoins. Cette joie, cette lumière, que nous portons, cet amour dont nous sommes l'objet, nous en vivons, l'Église doit en vivre le plus possible, le monde en a terriblement besoin, même s'il ne sait pas toujours comment s'y prendre.

Alors, soyons véritablement de ceux qui annoncent « les merveilles de Celui qui nous a appelés des ténèbres — que nous traversons tout le temps — à son admirable lumière », qui ne s'éteint jamais.

AMEN.